

lieu de recherches scientifiques qui sont demeurées sa gloire, et la municipalité de la ville a voulu élever à cet ami de la Grèce un monument funéraire sur la hauteur de Colone. Otfried Muller, mort un an après lui, repose à ses côtés, sous un cippe moins chrétien. Nous cueillons des fleurs écloses entre les pierres sur cette terre brûlée par le soleil, et nous les déposons pieusement sur ces tombes solitaires. Hélas! le marbre y est maculé d'inscriptions aussi sottes que leurs auteurs. Les sculptures ont été mutilées par le plomb de tireurs désœuvrés, qui ont eu l'impudeur de transformer en point de mire ces monuments de la reconnaissance nationale. On dit qu'à Missolonghi le chef-d'œuvre de David d'Angers, une jeune fille accroupie et déchiffrant, au milieu des hautes herbes, le nom de Botzaris, a subi le même sort. Le peuple athénien d'autrefois n'eût pas laissé insulter les morts dont l'État avait fait les funérailles. Une rose blanche toute fraîche, trouvée au sommet de la tombe de M. Lenormant, nous dit cependant qu'un cœur ami a fait ici, comme nous, un récent pèlerinage. Tombant à genoux, nous prions pour ces champions de la science, morts à Athènes comme des soldats au champ d'honneur.

A travers le lit desséché du Cycloborus, nous revenons vers la ville pour aller, sur l'ancienne route de Marathon, chercher la trace du Cynosarge. Le Lycabette, que nous longeons, est étincelant de lumière. Ce rocher conique, deux fois plus haut que

l'Acropole, et qui ne semble avoir joué aucun rôle dans l'antiquité, nous préoccupe depuis notre arrivée. Non pas que j'aie la moindre velléité d'en faire l'ascension par le soleil ardent qui brûle nos têtes, mais je trouve que cette colline sans souvenirs dans le passé, avec une simple chapelle dédiée à saint Georges dans le présent, n'a jamais été traitée selon ses mérites.

Le sanctuaire des Anges, au pied de la montagne, marque à peu près le lieu où l'école cynique prit son nom avec Antisthène. C'est le philosophe austère qui faisait consister la vertu dans le mépris de la richesse et de tous les plaisirs. Socrate lui criait : « Antisthène, ta vanité perce à travers les trous de ton manteau ! » Comme il allait fermer son école faute de disciples, Diogène de Sinope s'attacha à lui et le dépassa par ses excentricités, sans toutefois trouver avec sa lanterne, et encore moins sans former avec ses paradoxes, beaucoup d'hommes indifférents à tout, et citoyens de l'univers, en cessant de l'être de leur patrie. Le Gymnase du Cynosarge avait été fondé près d'un temple d'Hercule, où Diomas, rendant au dieu son premier hommage, avait vu une *chienne blanche* (de là son nom) dérober une partie de la victime pendant le sacrifice. On n'élevait dans ce Gymnase que les fils de familles étrangères à Athènes.

Le Lycée près de l'Ilissus était mieux fréquenté. Apollon en était le protecteur. C'est là qu'Aristote créa l'école célèbre des Péripatéticiens ou Promeneurs, rivale de celle de Platon, dont il avait été

le disciple. En se promenant sous les portiques gracieusement décorés de peintures et dans les frais jardins du Gymnase, il donnait le matin aux disciples les plus sérieux son enseignement strictement scientifique, celui que nous retrouvons dans ses ouvrages *ésotériques*, tandis que le soir il exposait à tous, sous une forme plus élégante, ses doctrines moins abstraites que l'on a qualifiées d'*exotériques*. Avec moins d'élévation, mais plus de logique que son maître, Aristote devait avoir plus d'influence sur la direction de la pensée humaine. La méthode péripatéticienne, si elle semble avoir parfois arrêté l'essor de quelques esprits supérieurs, n'en garde pas moins le mérite d'avoir toujours fortifié les plus vulgaires. Et comme ceux-ci sont les plus nombreux, on peut dire qu'elle a rendu les plus réels services à l'humanité. Je ne serais pas étonné que l'école ecclésiastique actuelle du Rizarion, avec ses jardins descendant de la route de Cephissia vers l'Illissus, occupât à peu près la place du célèbre Lycée. D'autres préfèrent le chercher plus au couchant, à Illissia, l'ancienne villa de la duchesse de Plaisance. Cette partie de la ville s'appelait jadis *Képoi*, les Jardins.

Un site absolument conservé est celui du Stade Panathénaïque. Nous y arrivons en traversant l'Illissus, absolument sec. Le Stade lui-même ne fut dès l'origine que le lit d'un torrent se dirigeant entre deux collines vers l'Illissus. Il n'y avait de l'eau qu'aux jours de grande pluie, c'est-à-dire

jamais à l'époque des jeux publics. On s'était contenté tout d'abord de disposer en terrasses le versant des collines. L'orateur Lycurgue, trois cent trente ans avant J.-C., y fit bâtir un podium où les magistrats trouvèrent des places d'honneur, et on nivela l'arène. Plus tard Hérode Atticus transforma l'immense amphithéâtre en un monument digne des glorieuses luttes qui s'y livraient. Pausanias assure qu'on épuisa pour le construire toute une carrière du Penthélique. Il mesure deux cent quarante mètres de longueur sur une largeur moyenne de soixante; car s'il n'a que quarante mètres à l'entrée, il en a le double à la *sphendonè*. Cinquante mille spectateurs y pouvaient prendre place. Quelques sièges de marbre blanc ont été retrouvés dans les fouilles. A gauche on nous montre une sorte de tunnel, dit la Porte des Vaincus. Une double allée de superbes aloès couronne le sommet des deux collines. Sur l'une et sur l'autre sont des ruines. Au levant elles marquent peut-être la place du tombeau d'Hérode Atticus, et au couchant celle d'un temple qu'il avait élevé à la Fortune, dont il fut l'heureux favori. Quelques colonnes ioniques brisées gisent dans les décombres.

En revenant vers l'Illissus, nous visitons la fontaine de Callirrhôé. Des neuf conduits que les Pisistratides y avaient fait creuser dans le roc pour répandre les eaux dans la ville entière, il n'en reste que sept, et à vrai dire il n'y a de l'eau que pour un. La fameuse source se réduit à presque

rien. Quand l'Ilissus coule, elle se confond avec sa petite cascade sur les rochers. Aujourd'hui elle forme une misérable flaque où se baignent trois canards blancs. On tirait d'ici l'eau lustrale pour les sacrifices.

Vers la fin du siècle dernier, un temple était encore debout sur l'autre rive de l'Ilissus. Ce fut peut-être celui de Cérés. Plus loin, un moulin à vent a remplacé celui d'Artémis Eucleia. Au reste, toute cette partie de l'ancienne ville d'Adrien est semée de ruines. Ainsi nous remarquons, en repassant l'Ilissus, les marbres au milieu desquels a été recueillie la corniche d'un autel dédié, comme le dit son inscription, à Apollon Pythien par Pisistrate le Jeune, fils d'Hippias. Thucydide trouvait de son temps les lettres de cette inscription difficiles à lire. Il faut croire qu'il était exigeant, ou qu'après lui on les a refaites sur un marbre nouveau, car plus de vingt siècles plus tard les archéologues les trouvent encore d'une netteté satisfaisante.

La colossale ruine que nous atteignons peu après est le temple de Jupiter Olympien, le plus grand qui fut à Athènes. Il mesurait cent huit mètres de long sur cinquante-deux de large. Pisistrate le commença; Persée et Antiochus Épiphanes le continuèrent quatre siècles après. Sylla fit transporter une partie de ses superbes colonnes à Rome pour y orner le temple de Jupiter Capitolin. Enfin Adrien en reprit et en acheva l'exécution, vers 125 après J.-C. Il avait fallu sept cents

ans pour terminer ce prodigieux édifice qu'Aristote comparait de son temps, comme œuvre de despotisme, aux Pyramides d'Égypte. Deux groupes de colonnes, treize d'un côté et deux de l'autre, sont encore debout sur la vaste esplanade. Une autre, qui serait la seizième, récemment renversée, couvre le sol de ses rondelles désagrégées. Aisé-ment l'imagination reconstruit le temple tout entier, bien que ses autres débris aient disparu. La cella fut entourée d'un double péristyle à dix colonnes de façade et vingt-deux de côté. Un troisième rang de dix constituait le pronaos et le posticum, soit un ensemble de cent vingt colonnes corinthiennes cannelées, mesurant dix-huit mètres de haut et deux de diamètre. Les chapiteaux sont d'un riche travail. Les pierres de l'architrave atteignent des dimensions prodigieuses comme longueur. Une seule couvre trois colonnes et mesure quinze mètres. Le péribole du temple était immense. On en suit encore la trace. Dans le sous-sol, de larges souterrains mettaient le temple en communication avec la fontaine de Callirrhoé. Ces Romains faisaient grand, mais moins beau que le siècle de Périclès. Quelquefois ils ne faisaient ni grand ni beau. J'en donne pour preuve cet arc d'Adrien qui se dresse à quelques pas d'ici. C'est l'œuvre la mieux réussie du mauvais goût triomphant. L'étage qu'il porte au-dessus de l'entablement est aussi déplaisant que cette inscription gravée sur la frise, au côté nord : « C'est ici Athènes de Thésée, l'ancienne ville, » et au côté

sud : « C'est ici la ville d'Adrien et non celle de Thésée. » Il n'était pas besoin de l'écrire, l'infériorité artistique des monuments nouveaux ne le disait que trop.

C'est comme ce tombeau de Philopappos au sommet de la colline où avait été enseveli, disait-on, Musée, le poète disciple d'Orphée. Je me demande quels droits avait ce petit-fils d'un Antiochus, roi de Commagène détrôné, à imposer sur ce sommet, aux regards de tout le monde, le spectacle de sa suprême vanité. Qu'avait-il fait? Qu'avait-il mérité? Il était resté, comme son nom l'indique, fidèle au culte de son aïeul. C'est quelque chose; mais comme l'aïeul bornait ses propres mérites à avoir été fait roi par Caligula et détrôné par Vespasien, le petit-fils n'était pas tenu à se féliciter avec tant d'éclat d'être resté l'ami de son grand-père. Les monuments de Périclès, de Platon, d'Aristide et de tant d'autres ont disparu, et celui-là, souvenir d'une nullité, demeure debout. Philopappos, y occupant la niche centrale, était tourné vers l'Acropole. Il est sûr qu'il avait choisi le meilleur site pour admirer le Parthénon. Il s'était accosté dans les deux niches latérales de deux de ses frères sans doute, d'autres disent de deux ancêtres illustres, un Antiochus et Séleucus. Dans le bas-relief on avait représenté le triomphe d'un empereur romain. Les chevaux et les personnages y sont affreusement mutilés.

En allant de Philopappos au Pnyx, nous passons devant un rocher verticalement taillé, et dans lequel s'ouvrent trois portes. Celle du milieu, plus grande

que les deux autres, donne accès à un corridor terminé par une large excavation, peut-être la niche de quelque dieu. Il s'ouvre à gauche sur une salle de cinq mètres carrés, et où se trouve un bassin rectangulaire, l'*impluvium*, avec le petit canal qui conduisait à l'extérieur les eaux de la pluie. On abordait aussi cette salle par la porte extérieure du sud. A droite, le même corridor s'ouvrait sur un autre appartement plus petit, mais communiquant avec une pièce circulaire. Celle-ci mesure cinq mètres de diamètre, et sa voûte assez élevée se resserre graduellement en forme d'entonnoir ou de cheminée. On a appelé ce lieu la Prison de Socrate, sans qu'aucun témoignage ancien soit venu appuyer cette indication. D'autres, frappés de la ressemblance de cette salle circulaire avec celle du trésor d'Atrée à Mycènes, ont pensé que c'était ici le Tholus de Thésée, et plus tard la demeure des Prytanes qui y gardaient les clefs de la citadelle, le trésor et le sceau de la république. Mais tout cela est dit au hasard, et on voit bien au premier coup d'œil qu'un tel logement eût été insuffisant pour les Prytanes. Peut-être ne faut-il chercher ici qu'une de ces innombrables maisons bourgeoises dont la montagne fut couverte. Taillée dans le roc, elle a résisté à l'injure du temps, qui a couché dans la poussière toutes celles dont les ruines sont autour de nous.

Nous traversons l'antique Voie Creuse qui, entre les Longs Murs, se dirigeait vers le Pirée. On y voit encore la trace des chars et les stries trans-

versales pratiquées dans le roc pour faciliter la marche des chevaux. Les eaux pluviales s'écoulaient par une rigole de côté. Un tombeau soigneusement taillé au versant de la colline serait celui de Cimon, l'illustre fils de Miltiade, qui, par ses victoires, acheva l'humiliation des rois de Perse, et assura la prépondérance de son pays.

Sur la colline que nous gravissons ensuite se trouve la terrasse désignée sous le nom de Pnyx. Est-ce ici que le peuple venait entendre ses orateurs? On le croit généralement. Mais ce lieu n'était-il pas un peu excentrique? En tout cas, il faut, quoi qu'on en dise, renoncer à chercher sur le versant méridional de cette colline la tribune contemporaine de Périclès et d'où, selon Plutarque, l'orateur pouvait voir la mer, car il est impossible d'admettre que cette tribune ait jamais été placée au pied même des fortifications, dont les traces sont encore visibles. Quant au versant septentrional, que nous atteignons d'abord, voici sa topographie. Un arc de cercle, fermé non par une ligne droite, mais par un angle obtus s'enfonçant au sud dans le rocher, représente assez bien la figure décrite par les accidents de terrain. L'hémicycle, tournant sa convexité au nord, vers la plaine, s'appuyait sur un mur qui a dû être jadis plus haut que maintenant, car il fut destiné à relever le bas d'un plan incliné, pour permettre aux spectateurs plus éloignés de voir ce qui se passait sur le bēma et ses dépendances. Les blocs de ce mur, encore haut de cinq mètres vers le milieu, sont rectangulaires

et de belles proportions. Le point vers lequel convergeaient les regards des spectateurs était un large piédestal carré et taillé dans le roc. Il est exhaussé sur une estrade de neuf mètres de long, et que l'on aborde par trois degrés. On arrive à son sommet, fort maltraité, par un petit escalier de six marches. C'est de ce piédestal que les orateurs auraient parlé au peuple. L'hémicycle était assez vaste pour contenir de sept à huit mille citoyens, car il mesure plus de dix mille mètres carrés, et d'ordinaire les auditeurs se tenaient debout. Or Athènes, qui avait quatre cent mille esclaves, ne comptait pas plus de dix mille citoyens. Au pied du bēma, et sur la longue estrade, est un degré qui devait servir de siège aux secrétaires ou greffiers. Au-dessus, et en arrière de cette tribune, se voit encore une sorte d'autel carré. Sur le roc on a gravé cette inscription : « A Jupiter très Haut. » Dans la muraille, à droite et à gauche de la tribune, sont des niches d'inégale grandeur, qui renfermaient comme ex-voto des fac-similé de diverses parties du corps humain.

Tout cela devient embarrassant, à moins qu'on ne veuille tenir aucun compte de ces indications de détail. Faut-il dire que quand la tribune resta muette et qu'on n'eut plus besoin d'orateurs pour conduire les affaires publiques, les Athéniens érigèrent ici une statue de Jupiter? Assez logiquement le plus grand des dieux aurait été mis à la place de la plus grande puissance de l'homme, la parole publique. Mais si primitivement la tribune ou la

Pierre, comme disaient les Athéniens, fut réellement là où on nous la montre, comment expliquer ce que dit Plutarque des Trente Tyrans qui retournèrent vers la terre (*χώραν*) le bêma auparavant tourné la mer¹? Est-il possible que d'ici un orateur ait jamais pu voir ou montrer la mer? Et il ne faut pas dire que les Trente changèrent le lieu même des assemblées populaires, car il est évident, d'après le texte, que la position seule de la tribune fut modifiée. Je ramasse quelques fragments de lampe en terre cuite, qui ont dû servir aux adorateurs de Jupiter et non pas aux auditeurs de Démosthènes, et nous allons, tout déconcertés par ces difficultés topographiques et archéologiques, rejoindre notre voiture à l'Observatoire, sur l'ancienne colline des Nymphes. Là même, près du sanctuaire de ces gracieuses divinités, on a trouvé une inscription mentionnant l'*enceinte consacrée à Jupiter sur le Pnyx*. Tant pis pour la tribune de Démosthènes.

Un précipice au milieu des rochers fut le Barathrum, quelque chose comme la roche Tarpéienne de Rome. On y jetait les grands criminels. Des débris qui y sont entassés ne permettent guère d'apprécier sa profondeur primitive. C'est là que furent précipités ces ambassadeurs qui étaient venus, au nom du Grand Roi, demander l'hommage de la terre et de l'eau. A Lacédémone on leur assura mieux encore l'un et l'autre, en les noyant

¹ *Thémist.*, xix.

dans un puits. Les Athéniens, pour compléter leur fière réponse, condamnèrent à mort l'interprète qui n'avait pas craint de déshonorer la langue nationale en traduisant une si insolente sommation. La victoire de Marathon prouva qu'ils avaient le droit d'être aussi susceptibles.

Le temple de Thésée, à deux cents mètres d'ici, est le terme naturel du circuit que nous faisons aujourd'hui. Avec ses teintes dorées, et sur une sorte de petit promontoire, il se dégage vivement de toutes les constructions qui s'accablent à l'arrière-plan, et se présente à nous sous son plus heureux aspect. C'est, de toutes les reliques vieilles de deux mille quatre cents ans, la mieux conservée que l'on connaisse. Le christianisme en fit, vers le vi^e siècle, une église de saint Georges et contribua ainsi à sa conservation. Vainement les Turcs et les tremblements de terre ont essayé de le détruire, il est resté fièrement debout après toutes leurs violences.

Phénomène d'optique singulier, en l'abordant nous le trouvons presque petit, alors que de loin il nous avait paru si vaste. Le génie grec excellait à produire ces illusions en exploitant la lumière dans le jeu des lignes architecturales. Le monument, en réalité, n'a que six colonnes sur les façades et treize sur les côtés. Ces colonnes, d'ordre dorique, mesurent à peine six mètres de haut. Tout l'édifice n'a que trente-trois mètres dans sa longueur et treize dans sa largeur. La cella, avec pronaos et posticum, en mesurait seu-

lement vingt-quatre sur huit. Ce sanctuaire consacré à Hercule fut destiné à recevoir les cendres de Thésée, que Cimon rapporta de Scyros. Micon en fut l'architecte. Comme sculptures de détail, il n'a jamais été fini. Sur les dix métopes de la façade principale, et quatre seulement des côtés, on a représenté les exploits d'Hercule et de Thésée. Les autres ont peut-être été peintes, mais on n'en voit pas la preuve. Les sculptures des frontons ont disparu depuis longtemps. Sous le péristyle, les frises du pronaos et du posticum représentent les combats des Centaures et des Lapithes, peut-être aussi la bataille de Marathon et l'apparition du fantôme de Thésée qui détermina la victoire.

Une femme nous ouvre très gracieusement la porte et veut nous faire admirer les antiquités déposées à l'intérieur. Les plus précieuses ont été transportées dans les musées que nous visiterons demain. Elle signale à notre attention un tombeau qu'elle dit avoir été celui de saint Denis l'Aréopagite. Nous lui exprimons notre surprise et notre incrédulité. Parmi les objets d'art qui sont encore là, deux nous intéressent particulièrement. L'un est le bas-relief signé d'Aristoclès, qui représente un guerrier debout, la lance à la main. On l'appelle le *Soldat de Marathon*. On voit encore sur le marbre des restes de peinture. L'autre est une stèle toute peinte, dont on a très habilement fait revivre les couleurs, et où l'on distingue un prêtre de Bacchus, le cantharus d'une main et une branche de myrte de l'autre. Tracé sur un fond rougeâtre en

trois teintes, rouge, noir et blanc, ce dessin est fièrement traité. Je ne crois pas qu'il y ait nulle part un spécimen plus ancien de la peinture grecque. L'inscription dit que Semon a dressé ce *sema* (cette stèle) à son fils Lyséas.

Le soleil se couche. Allons nous reposer sur tant d'impressions diverses. Notre journée n'a pas été perdue.

Athènes.

De la ville moderne je ne dirai rien, sinon qu'elle commence à s'embellir et à se modeler sur nos villes européennes. A bon droit, elle se fait gloire d'accentuer de plus en plus la ligne de démarcation qui désormais la sépare de la Turquie et de sa fausse civilisation. De belles rues, des boulevards, des squares, jettent la vie un peu partout. Quelques beaux édifices, tels que l'Académie des sciences et des arts, et même certaines maisons privées, comme celle de M. Schliemann, donnent une idée de l'effet que devaient produire, sous la lumière de l'Attique, les splendides constructions en marbre blanc rehaussé de dorures qui ornaient Athènes au temps de Périclès.

Les églises offrent peu d'intérêt. C'est à la cathédrale catholique que nous disons la messe.

L'archevêque est plein d'espoir pour le développement du catholicisme à Athènes. Il est regrettable qu'au moment où la guerre de l'indépendance enleva la Grèce à la Turquie, des influences plus fortes que celles du czar n'aient pas détaché la petite église grecque du patriarcat de Constantinople, pour la ramener dans les bras de l'Église romaine.

Les musées sont fort intéressants. C'est là surtout qu'on trouve groupés les authentiques souvenirs du passé. Mentionner seulement ce que nous y avons vu de plus remarquable serait ouvrir une interminable nomenclature. Je glane au hasard sur mon calepin.

Au musée national : l'*Inscription de Théra*, la plus ancienne que l'on connaisse en langue grecque, neuf noms sur un bloc de basalte du VII^e siècle avant Jésus-Christ; deux *Apollons*, celui d'Orchomène et celui de Théra, œuvres d'un ciseau hardi et vigoureux; le *Jeune Chasseur*, composition exquise; une *Tête* de femme colossale, ayant appartenu à quelque statue de la Victoire, du plus grand style et digne de Phidias; deux *Sirènes* jouant de la lyre; un *Jeune Satyre* charmant; la statuette de *Minerve*, trouvée récemment au Varkion, et réduction authentique de la grande statue de Phidias au Parthénon; le *Guerrier* se préparant à l'attaque; *Triptolème* recevant le blé des mains de *Cérès*, en présence de *Proserpine*, bas-relief couleur de rouille qui est d'un sentiment religieux et d'un art admirables; un *Apollon Alexicacos* à la ravissante chevelure; la *Stèle* avec

inscription phénicienne et grecque, que Domtsaloh de Sidon avait élevée à Schemat, ou Antipatros d'Ascalon, après l'avoir délivré de son vivant d'un lion qui allait le dévorer; une collection de *Vases* à parfums, parmi lesquels il y a peut-être le pareil de celui que Madeleine brisa pour oindre le Sauveur.

Toutefois la plus belle collection de vases est au Muséum de la Société archéologique. Il y en a plus de trois mille, et plusieurs ornés de très intéressants sujets : *Œdipe et le Sphinx*; la *Dispute d'Apollon et d'Hercule*; les *Exploits de Bacchus* contre les pirates; la *Mort d'Actéon*; *Sapho* lisant ses poèmes dont on peut encore déchiffrer le premier vers; un *Vase Panathénaïque*; des *Bracelets* d'or trouvés au Dipylum, avec les noms des femmes qui les ont portés; des *Lampes*; enfin les innombrables débris d'une belle civilisation enfouie dans la terre, et que la pioche des savants exhume tous les jours.

Un des plus heureux fouilleurs de notre temps a été M. Schliemann, et sa collection est la plus surprenante nouveauté des musées d'Athènes. Dire que nous voyons dans cette longue série de vitrines, où on les a soigneusement classés, les diadèmes en minces feuilles d'or qui ornèrent peut-être la tête d'Agamemnon, de Clytemnestre, ou même des fils de Priam, car les Grecs rapportèrent dans leur patrie les trésors des vaincus, n'est-ce pas stupéfiant? Ceci m'intéresse autrement que les bijoux des reines égyptiennes à